

# L'ÉCLAIR

JOURNAL CATHOLIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT A LYON LE SAMEDI

## ABONNEMENTS :

Rhône et départements limitrophes. . . . . 1 an, 6 fr. — 6 mois, 3 fr. 50  
Autres départements. . . . . 1 an, 7 fr. — 6 mois, 4 fr. »  
Etranger. . . . . le port en sus.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois

## RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Rue Mulet, 8, à l'entresol

Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

Il sera donné un compte rendu des ouvrages envoyés.

## Les ANNONCES seront reçues aux bureaux du Journal

TOUS LES JOURS DE 2 A 4 HEURES, LES DIMANCHES ET FÊTES EXCEPTÉS

Vente en gros : Rue Mulet 8.

**SOMMAIRE :** BULLETIN POLITIQUE, *Pierre Marcel*. — A TRAVERS LA SEMAINE. — LE MINISTÈRE JACOBIN, *Joseph Véry*. — LE VOL ET L'ASSASSINAT, *Martial Ferré*. — CLÉRICALISME, CATHOLICISME, RELIGION, *Némo*. — FEUILLETON, *Ch. Saint-Martin*. — CORRESPONDANCE, *Un Catholique de Paris*. — LA POLITIQUE ET LE CLERGÉ DANS LES CIRCONSTANCES ACTUELLES, *André Dufaut*. — SOYONS DE BONNE COMPOSITION, *Augustin Rémy*. — BIBLIOGRAPHIE. — LETTRES VILLAGEOISES, *Pierre Benoiteau*. — TRIBUNE DES ŒUVRES, *J. S.* — VARIÉTÉS, *Antoine-François*. — MARCHÉS.

## BULLETIN POLITIQUE

**Le nouveau Ministère. — La Paix. — L'Angleterre et la Russie.**

Les perles fines sont rares ; on a de la peine à les trouver ; elles ne pavent pas les routes. Est-ce pour cela qu'on a mis si longtemps à découvrir quelques ministres ? J'en doute, car aucun d'eux ne me donne l'idée d'une perle rare ; tant s'en faut !

Ce qui compose, en majeure partie, le ministère, ce sont de froids sectaires. Leur but unique sera de combattre la religion ; quant aux affaires, ils les relègueront au second plan. Ce n'est pas en s'occupant des affaires, qu'on se fait très bien venir des républicains.

Le programme de ces jacobins de la plus belle eau nous donne assez la note qu'ils vont faire dominer.

Ce programme se résume en trois mots : Séparation de l'Église et de l'État, suppression du budget des cultes, expulsion immédiate des princes.

Ce n'est pas mal pour commencer ; mais il s'agit de savoir si on les laissera faire.

A peine sont-ils arrivés qu'on parle déjà de leur départ. Au premier vote, ils ont une majorité de quatre voix. C'est écrasant... de faiblesse. Mais ils ont un *Floquet* !

Pendant ce temps, l'homme réfaste, relève la tête, et ne craint pas de se poser en victime. M. Ferry, victime ! Par bonheur, on ne lui répond que par le mépris.

Je ne veux pas dire que ses remplaçants valent mieux que lui. Ils sont tous taillés sur le même modèle. Mais enfin, se serait une honte trop grande de voir la Chambre se remettre à genoux, devant un homme qu'elle a chassé comme un laquais. Les autres se feront peut-être chasser aussi, mais cela n'est pas encore arrivé. Ils sont donc moins susceptibles de mépris.

N'oublions pas cependant qu'un des nouveaux ministres compte parmi les cent quarante-neuf complices de Ferry ; c'est Pierre Legrand. Il a voté pour Ferry un des derniers, qu'on s'en souviendra.

Il n'est plus question que de préliminaires de paix. D'aucuns prétendent même que la paix est signée. Mais alors, pourquoi voter 150 millions ? Pourquoi envoyer 10,000 hommes de nouvelles troupes ? Pourquoi en tenir 60,000 prêts à partir ? Pourquoi télégraphier à Brière de l'Isle d'agir avec fermeté.

Est-ce franc ? Est-ce juste ? non c'est tout bonnement républicain.

Et puis, allons au fond des choses.

Ou nous aurons la paix, ou nous ne l'aurons pas.

Si nous ne l'avons pas, c'est encore une guerre meurtrière et ruineuse, conséquence d'innombrables fautes.

Si nous l'avons, c'est une paix honteuse, autre conséquence des mêmes fautes.

Comment ! nous aurons lutté huit mois depuis Bac-Lé, dépensé des millions et des millions, subi des échecs, perdu nos meilleures troupes, pour revenir juste aux propositions de paix que nous faisaient les Chinois avant tous ces désastres ! Nous resterons sur une défaite !

Ces choses-là ne se passent qu'en République !

Dieu sait, si je suis contraire à la guerre ; mais enfin, il faut se tirer honorablement du gâchis où l'on est tombé, où l'on a fait tomber notre cher drapeau Français !

D'ailleurs, entre nous, avez-vous grande confiance en cette fameuse paix, que nous proposent les Chinois vainqueurs. Avouez que c'est un peu louche. Qu'on la signe cette paix, nous verrons combien elle durera !

Ainsi, par suite de fautes criminelles, nous en sommes arrivés ou à continuer une guerre terrible, ou à salir le drapeau Français. Beaux résultats de la politique républicaine.

Allons, disons ce mot ; ceux qui savent si bien enfoncer les portes des couvents, ne sont pas dignes de conduire la guerre.

La guerre ! toujours la guerre ! Cette pauvre Europe est comme sur un volcan. Au moment où elle se croit le plus tranquille, voici qu'un nouveau tremblement la rappelle à la réalité.

Peut-être au moment où vous lirez ces lignes, peut-être la guerre sera-t-elle déclarée entre l'Angleterre et la Russie. Les premiers coups de feu ont déjà retenti dans les plaines de l'Afghanistan. Que va-t-il résulter de ce grand conflit ? Où allons-nous ? Qui donc est capable de le dire !

Demain peut-être, l'Europe entière sera debout dans une lutte sauvage, et dont nul ne peut prévoir les issues.

Ah ! parlez donc des idées de progrès. Ils ont de jolis résultats vos célèbres principes, hommes civilisés du grand XIX<sup>e</sup> siècle ! Permettez-moi de rire un peu de votre orgueil et de votre vanité. Rien ne m'amuse comme de vous entendre parler de peuples barbares, car je me demande où sont ceux qui ne le sont pas !

PIERRE MARCEL.

## A TRAVERS LA SEMAINE

**Résurrection.** — Les fêtes de Pâques semblent avoir été, cette année, plus édifiantes que les années précédentes ; serait-ce les fruits de la persécution religieuse ? Les églises étaient littéralement remplies de fidèles ; les uns venant retremper leur foi à la source même de l'amour, les autres, des chrétiens endurcis, réveillés du sommeil de l'oubli, viennent affirmer leurs croyances et chercher des forces et les secours nécessaires pour les combats qu'ils prévoient.

Pour les offices de la journée on a vu la même affluence que pour la communion pascale.

Oui, c'est un réveil, et la France sera bientôt sauvée si, revenant à la foi et aux vertus de leurs pères, ses enfants veulent l'arracher aux mains des sectaires qui l'enlacent et la violentent.

**La chapelle de Loyasse.** — Les travaux de ce monument, interrompus depuis longtemps, vont pouvoir se continuer et peut-être s'achever dans le plus bref délai. Les souscriptions, grâce à l'acte odieux de MM. Lefort, Julia et C<sup>e</sup>, se sont élevées déjà à un chiffre respectable, et nous ne doutons pas que

la charité lyonnaise ne donne suffisamment pour le prompt achèvement de cette chapelle.

**Un logement s. v. p.** — On nous affirme que M. Lefort, avant l'enlèvement des croix, avait fait choix d'un local admirablement situé ; le preneur acceptait toutes les clauses. Le bailleur apprenant ensuite les hauts faits de son presque locataire, lui aurait dit très poliment de chercher ailleurs.

Il faut que les vrais Lyonnais fassent le vide autour de cet homme, ainsi que l'ont déjà fait ses confrères les ingénieurs ; qu'on lui laisse seulement la société de nos édiles qui siègent à l'Hôtel de Ville. Nous pourrions plaindre M. Lefort, mais il n'aura trouvé que ce qu'il avait cherché.

**Le nouveau ministère.** — Voici la composition du nouveau ministère, parue à l'*Officiel* :

Justice et présidence du conseil : M. BRISSON, député ;

Affaires étrangères : M. de FREYCINET, sénateur ;

Intérieur : M. ALLAIN-TARGÉ, député ;

Instruction publique, cultes et beaux-arts : M. GOBLET, député ;

Guerre : M. le général CAMPENON, sénateur ;

Marine et colonies : M. le contre-amiral GALIBER ;

Finances : M. CLAMAGERAN, sénateur ;

Travaux publics : M. SADI-CARNOT, député ;

Commerce : M. PIERRE LEGRAND, député ;

Agriculture : M. HERVÉ-MANGON, député ;

Postes et télégraphes : M. SARRIEN, député.

**Le président de la Chambre.** — Le successeur de M. Brisson comme président de la Chambre est l'homme qui cria : « Vive la Pologne » au passage du Czar Alexandre à Paris, c'est l'homme au chapeau légendaire, c'est *Mossieu Floquet*. Ce cri de mauvais goût, digne d'un gamin, fit la fortune de Floquet. *Vive la Pologne, Monsieur*, fut le piedestal de ce sceptique, triste fruit de la République.

**A propos de Floquet.** — Le chapeau joue, comme on le sait, un grand rôle dans l'exercice des fonctions présidentielles. Quand le débat prend un caractère de scandaleuse violence, le président se couvre. Les habitués de l'assemblée nationale se souviennent encore du curieux spectacle que leur offrit un jour M. Grévy lorsqu'il se couvrit du monumental pétase de M. Saint-Marc Girardin. Que fera M. Floquet ? Arborera-t-il le chapeau historique dont il se couvrit en 1867 devant le Czar ?

**Vacances.** — Fatigués des labeurs de cet enfantement laborieux, nos pères conscris et nos représentants se sont donné congé. Comme les appointements vont toujours à quoi sert de se gêner.

Ils reviendront le 4 mai, c'est la date fixée pour la reprise des hostilités, malgré les paroles insinuant des Brisson et des Freycinet faisant appel à l'union et à la concorde, car tel est le fond de la déclaration.

Union et concorde entre républicains ? Farceurs, va !

**Tarare.** — A la suite de la lettre de Son Eminence, lue dimanche dernier dans les églises du diocèse sur la suppression des vicariats, une personne anonyme a fait remettre dans la journée, à M. le curé de la Madeleine, la somme de 900 fr. pour le maintien des deux vicaires. Nous ne doutons pas que cet exemple généreux soit suivi par d'autres personnes charitables.

**Mgr Guibert.** — La santé du cardinal de Paris cause toujours de vives inquiétudes. De nombreux accès se sont reproduits, avec une intensité moindre, mais laissant à leur suite une faiblesse un peu plus grande.

Son Eminence, oubliant ses souffrances pour songer à la patrie en danger, a ordonné des prières pour nos frères morts au Tonkin et

pour la France. C'est le R. P. Monsabré, dans la basilique de Notre-Dame le jour de Pâques, qui s'est fait l'écho de l'auguste malade. Tous les hommes, réunis pour la communion pascale, se sont unis dans la même pensée généreuse : pardon et pitié pour la France.

**Nécrologie.** — Nous avons à mentionner la mort de Mgr Terris, évêque de Fréjus. Il fut préconisé évêque de Fréjus il y a juste neuf ans, dans le Consistoire du 7 avril 1876, et sacré le 29 juin suivant à Carpentras, où il était curé-archiprêtre de Saint-Siffrein.

**Une date à retenir.** — Le 29 mars est une date que le cours du temps ne doit point effacer dans la mémoire des catholiques. Ce fut en ce jour qu'un gouvernement, soumis à la plus exécrable faction, décréta d'expulser de leurs demeures les religieux français.

La protestation était un devoir ; elle reste un acte nécessaire, également commandé à la conscience du chrétien, au patriotisme du français. Mais il ne suffirait pas de protester ; il faut soutenir, il faut aider ceux que les décrets ont dispersés sur la terre natale, ou condamnés à fuir sur la terre étrangère.

Le Comité de l'œuvre du dernier des expulsés a su remplir cette noble tâche.

Vingt-six ordres ou congrégations ont pris part à la distribution des 700,000 francs qu'a recueillis jusqu'ici le Comité.

L'anniversaire du 29 mars réveille un douloureux souvenir, puisse-t-il raviver, en même temps, l'énergie d'une réprobation qui serait stérile, si elle ne se manifestait par la charité et l'aumône ? Une pieuse obole, offerte au nom de la France, elle aussi souffrante et meurtrie, appellera les miséricordes divines ; elle peut ouvrir à la patrie, la route du relèvement, et aux expulsés, le chemin du retour.

Prière d'adresser les offrandes à M. le comte Georges de Beaurepaire, secrétaire général du Comité, rue de la Chaise, 5, Paris.

**Une honte.** — Il paraît que les banquets gras du Vendredi saint ne suffisent plus à nos épileptiques, il leur faut quelque chose de plus relevé. C'est pourquoi cette année la Ligue anti-cléricale a organisé un bal, salle Rivoli, à Paris. Nos lecteurs nous permettront de mettre sous leurs yeux un passage des lettres d'invitation :

Un orchestre, spécialement composé, jouera des polkas, valse, mazurkas, schottichs et quadrilles inédits, dont plusieurs avec cantiques. A minuit vingt-cinq minutes, un miracle authentique donnera le signal de la polka du sacré-cœur.

Ceci prouve-t-il assez notre abaissement moral ? c'est la première fois, croyons-nous, que de pareilles obscénités se seront produites.

Quelques énergumènes ont répondu à cet appel. Des enfants y étaient déguisés en enfant de chœur. Quelle génération ! quelle instruction !

**La Société de secours mutuels des ouvriers en soie de Lyon** vient de donner son compte rendu pour l'exercice 1884.

Après avoir payé un juste tribut d'hommages et de regrets à M. Etienne Dangain, président de la Société, l'un des premiers et des plus zélés propagateurs de l'œuvre, décédé cette année, le rapport annuel présenté par M. Mathévon constate que le nombre des sociétaires, au 31 décembre dernier, s'élevait à 5,398.

Le total des recettes s'élève à la somme de 182,654 fr. 78 c., celui des dépenses à 181,604 fr. 49 c., d'où un excédent de recettes de 1,050 fr. 29 c., qui, joint à l'ancien reliquat, élève le fonds de réserve de la Société à 325,552 fr. 71 c.

Dans une ville comme Lyon, où l'industrie de la soie tient le premier rang, nous ne saurions trop engager les ouvriers à s'inscrire parmi les adhérents de cette œuvre de secours mutuels, qui leur assure des soins et des secours pendant la maladie et une retraite pour leur vieillesse.

Les services qu'elle a rendus sont considérables.

rables, et leur importance ne peut que s'accroître à mesure qu'elle sera de mieux en mieux comprise et appréciée.

**Avis.** — L'Académie des Muses Santones, qui compte dans son sein les poètes en renom de tous les pays de langue française, vient de publier le programme de son grand concours poétique de 1885.

Ce programme est adressé à toute personne qui en fait la demande à M. Victor Billaud, secrétaire de l'Académie à Royan (Charente-Inférieure).

**Concours hippique.** — Les préparatifs pour le concours hippique qui doit se tenir du 27 avril au 3 mai sont déjà commencés. Avis à nos sportsmen.

**Nominations et décès dans le Clergé.** — Par décision de Son Éminence le cardinal-archevêque.

M. Randon, vicaire à Saint-Eucher, a été nommé curé de Chirassimont.

M. Lafay, vicaire de Brignais, a été nommé vicaire à Saint-Eucher.

## DÉCÈS

† M. Journoud, ancien vicaire de Saint-Charles à Saint-Étienne, est décédé à Vernaison le 30 mars, âgé de quarante-cinq ans.

† M. Fayolle, curé de Saint-Julien-sur-Montmelas, est décédé le 4 avril, dans sa soixante-quinzième année.

† M. Chappard, curé d'Andrézieux, est décédé le 5 avril, à l'âge de quarante-sept ans.

## Un Ministère jacobin

Après la chute piteuse de Ferry, insulté, honni, chassé par ses complices et ses amis de la veille, nous avons vu pendant quatre jours M. de Freycinet courir, comme une âme en peine, à la recherche de membres possibles pour un nouveau cabinet. Tous se dérobaient ou refusaient; le portefeuille de Ferry était encore taché du sang français versé à Lang-Son. Il fallait pour le reprendre gaillardement et continuer son œuvre néfaste, un Jacobin; on le trouva dans M. Brisson, président de la Chambre.

Au physique, le nouveau président du Conseil est un homme correct et froid, étroitement serré dans un habit noir. Au moral, son esprit affecte la raideur, et dissimule un orgueil excessif et une ambition sans limite sous un masque d'austérité et de désintéressement. Sa science du gouvernement ressemble fort à sa tenue et à son esprit, elle est toute faite d'ignorance dissimulée par son silence hautain et sa réserve dédaigneuse. Tout l'art de M. Brisson a été jusqu'ici dans son habileté à ne rien dire et à faire en toutes choses l'important et l'entendu.

Mais pour la France, rien n'est plus dangereux que la domination d'un tel homme. Le pouvoir, qui trouble les vus les plus fermes et les plus hautes et tourne les têtes les mieux équilibrées, a toujours grisé et d'une ivresse mauvaïse les esprits étroits et fermés dans leur incapacité présomptueuse et superbe. C'est ce qui est arrivé à M. Brisson. Le petit avocat d'hier sans nom ni clientèle, mais bientôt initié aux secrets de la franc-maçonnerie, lui a donné sa plume de médiocre écrivain en échange de sa toute-puissante protection, et bientôt la fortune, la popularité lui ont souri. Un jour même les suffrages populaires l'envoyèrent à la Chambre. Le maître d'alors, Gambetta, vit

avec inquiétude ce nouveau député déjà si imposant dans sa nullité, et il résolut de se l'attacher. M. Brisson le remplaça au fauteuil de la présidence, lorsque le maître fut contraint de former le gros ministère. Gambetta peu de temps après disparut et pour toujours de la scène politique, frappé à mort dans une aventure encore mal éclaircie. Cette mort imprévue faisait lever à l'horizon un nouveau soleil, et tous les courtisans affluèrent pour se prosterner devant M. Brisson. Le nouveau maître se fit encore plus grave et plus silencieux; avant cette heure il parlait et agissait encore, depuis il se tut et n'agit plus.

Mais aujourd'hui il lui faut parler et agir, et c'est là ce qui nous effraye. Il a derrière lui un passé qui l'engage et le lie aux pires révolutionsnaires et ennemis de la France; ce sont eux qui lui ont fait signer et promettre de demander la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la confiscation des biens des congrégations, l'impôt proportionnel sur le revenu, etc. Citer de pareils engagements en dit plus long que tous les discours.

La République en est venue à une heure décisive; avec Ferry est tombé pour tous la dernière illusion. Les opportunistes sont vaincus par les jacobins; c'est-à-dire la violence déclarée fera place à la ruse; la révolution ouverte succèdera aux attaques sourdes et voilées. Il ne reste plus maintenant qu'une ressource: la monarchie; car, fatalement, les jacobins seront contraints par leurs doctrines et leurs appétits à entrer en lutte avec la société organisée, et cette lutte sera terrible. Ils auront pour alliés tous les déclassés, tous les impuissants du travail et de la pensée, tous ceux qui ferment sourdement dans les bouges des grandes villes, et, croyez-nous, ils attendent l'heure de la curée. Il faut les prévenir. Et pour cela préparer ardemment, énergiquement les prochaines élections. Toute défaillance, toute lâcheté à l'heure actuelle pourrait peut-être un jour se payer par du sang. A nous d'éviter ces malheurs; car, malgré tout, les honnêtes gens sont en France la majorité.

JOSEPH VÉRY.

## Le Vol et l'Assassinat

Le cléricisme c'est l'ennemi!

Cet aphorisme a décidément passé à l'état d'axiome, et dans les sphères officielles comme dans le monde de la pègre, personne ne le discute plus.

Tandis que Maynard et Juliaa font déboulonner par Lefort les croix des cimetières, les chevaliers du presson font sauter les portes des tabernacles et des sacristies pour s'emparer des vases sacrés et des ornements sacerdotaux.

Tous ces gens-là, Maynard, Lefort, Juliaa, les enfants du crochet, trouvent que ce qui appartient à l'Eglise leur appartient, à l'exemple de Bilboquet s'attribuant les malles qui n'étant à personne doivent être à lui.

Chaque jour, en nous éveillant, nous apprenons que la nuit précédente une église quelconque a été dévalisée dans le périmètre lyonnais par des élèves de la morale laïque et... républicaine.

Le gouvernement désaffecte certains immeubles ecclésiastiques qu'il prétend lui appartenir. Les républicains logiques désaffectent les vases sacrés qu'ils prétendent posséder comme dépouilles opimes de la guerre au cléricisme.

Nous ne comprenons même pas que ces citoyens profitent de l'obscurité pour cette sorte de razzias. Ils n'ont qu'à opérer en plein jour comme celui qui, mercredi, assomma un prêtre sur la place Perrache. La République couvre tout ce monde-là de son égide tutélaire, parce que tout ce monde-là ne fait que se conformer aux théories que la République proclame. Nous avons dit un jour, dans ce même journal: « La République c'est le vol ». Les événements nous donnent de plus en plus raison, et pour peu que les choses aillent croissant et embellissant, nous voyons venir l'époque où la République ne sera pas seulement le vol, mais encore où elle sera bel et bien l'assassinat.

En 1793, on jugeait où l'on faisait semblant de juger les prêtres. En 1885, on les assomme sans autre forme de procès.

Et dire que les maximes républicaines et la morale laïque commencent seulement à porter leurs fruits! MARTIAL FERRÉ.

## Cléricisme, Catholicisme, Religion

On pourrait s'imaginer tout d'abord que ces trois mots correspondent à trois choses. Et, de fait, ils ne sont pas, par eux-mêmes, équivalents et synonymes. Tous les gens religieux ne sont pas catholiques, tous les catholiques ne sont pas jésuites ou cléricaux. Entre ces trois termes: Croire à Dieu, être membre de l'Eglise, faire vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, il y a un espace évident. La loi naturelle, les commandements évangéliques, les conseils évangéliques, ce sont trois degrés différents, divisibles et distincts.

Mais ce sont les degrés d'une seule et même échelle qui les réunit sans les confondre dans son ascension spirituelle, et les relie par un lien logique si naturel et si étroit, qu'on passe facilement de l'un à l'autre, et qu'ils forment dans leur ensemble un tout dont l'histoire des persécutions montre de plus en plus l'unité.

Au bas est l'homme simplement raisonnable, l'animal raisonnable, comme dit Aristote; au-dessus est le chrétien ordinaire; au-dessus encore, le chrétien parfait.

Ce dernier surtout a le don d'exaspérer l'esprit du mal et les sectes qu'il inspire. Aussi le premier acte de la franc-maçonnerie au pouvoir a été de courir sus aux pieux disciples de saint Ignace et des autres saints fondateurs. Le jésuite était le danger public. Le cléricisme, c'était l'ennemi.

Ce fut le premier cri de la République. Plus d'un catholique s'imaginait naïvement qu'elle pourrait en rester là, et on abandonna les jésuites à la République, sans trop de peine, comme on aime à faire une concession pour la paix.

La logique devait les venger.

On ne tarda pas à le comprendre, quand on vit l'état maçonnique, à coups de lois et de décrets, passer des portes des couvents aux portes de l'école et du prétoire, de l'hôpital et du cimetière, pour en chasser le Christ, pour en briser les croix, pour y violer le domicile sacré des consciences catholiques et françaises.

Ce n'était plus aux seuls moines qu'il en voulait, évidemment. La conspiration contre l'Eglise elle-même, contre ses prêtres, contre sa doctrine, contre sa morale, contre ses libertés et sa vie, se dévoilait maintenant, de plus en plus claire, de plus en plus décidée.

La guerre au cléricisme n'avait été qu'un prélude une préface, une entrée en matière et en campagne, un prétexte. Elle prenait maintenant les proportions effrayantes d'une guerre ouverte au Christ. Le masque tombait; l'anti-christianisme apparaissait, comme au temps de Néron et de Julien l'apostat, bien que sous des formes plus habiles. Ecoutez cet aveu d'un maçon en pleine loge:

« Tous tant que nous sommes ici, maçons, nous sommes excommuniés, nous sommes disposés à tout

entendre; devant vous je puis tout dire: la distinction entre cléricisme et catholicisme est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune, mais ici en loge, disons-le hautement pour la vérité: catholicisme et cléricisme, c'est tout un. »

La franc-maçonnerie ne prend plus la peine aujourd'hui de voiler son but anti-catholique: « La Révolution, a-t-on dit, a creusé un gouffre, s'écriait une des voix les plus autorisées des loges: c'en est pas un gouffre, c'est une fosse. Il y a un cadavre sur le monde. Ce cadavre, c'est l'Eglise catholique. Il n'est pas encore dans la fosse, mais nous l'avons soulevé, et nous l'en avons rapproché de quelques pas. »

Les faits d'ailleurs parlent assez d'eux-mêmes.

Le catholicisme, voilà l'ennemi!

C'est le second cri de la République.

Mais la haine maçonnique s'arrêtera-t-elle là, et ressemblera-t-elle au moins à ces persécuteurs dont parle l'Evangile, qui, en tuant les apôtres, croyaient rendre gloire à Dieu?

Non, la logique ne le lui permettrait pas. Il faut qu'elle descende ce troisième degré de l'impunité et de l'abjection, qui s'appelle la haine de Dieu même, la négation de Dieu même, l'athéisme.

Chrétiens naïfs, qui ne saisissez pas la portée du cri: le cléricisme, voilà l'ennemi! vous avez été trompés. C'est bien à l'Eglise qu'on en voulait.

Hommes simplement raisonnables, rationalistes qui croyez du moins à l'Etre suprême, qui, tout en applaudissant le second cri maçonnique: le catholicisme voilà l'ennemi! prétendez bien sauvegarder pourtant, comme un dernier débris, l'idée même de la divinité, soyez dérompés à votre tour. La Franc-maçonnerie ne veut pas plus de la religion de Voltaire et de Robespierre, que de celle du catholique, que de celle du jésuite. Ecoutez ce qui suit.

On lit dans le Bulletin de la Grande Loge symbolique écossaise, mars 1882, ce compte rendu d'un ouvrage maçonnique ayant pour titre: Dieu, voilà l'ennemi!

« Dieu, voilà l'ennemi! se recommande par les saines idées que l'auteur, notre F. H. Gaston, s'appuyant sur le bon sens et la logique, y développe dans un style remarquable de concision.

« Dieu, voilà l'ennemi! Certes, c'est un cri d'alarme énergiquement poussé, un cri auquel devraient répondre, comme un écho, toutes les consciences que l'idée de Dieu a hantées ou qu'elle hante encore.

« Car, évidemment, tout en n'ayant d'existence que dans l'imagination, comme dit l'auteur, tout en n'étant pas plus réel que le centaure au buste humain sur un corps de cheval, que la sirène au corps de femme terminée par une queue de poisson et que les anges représentés tantôt comme de purs esprits, c'est-à-dire des riens, tantôt avec une tête et des ailes, sans corps, comme des hommes pour ainsi dire imparfaits, et tantôt comme des hommes plus que parfaits, puisqu'ils auraient les ailes en plus tout en étant un être d'autant plus imaginaire que chacun le conçoit et le définit à sa façon, Dieu est un ennemi. Il est hostile à la nature de l'homme; l'humanité peut logiquement le rendre responsable des malheurs sans nombre qui l'assiègent. A ce titre, elle peut et doit le maudire. Plus l'homme donne d'étendue à la puissance de Dieu, plus il doit reconnaître que c'est l'ennemi acharné de son repos, de son bonheur. » (F. Dumonchel).

Nous demandons pardon à nos lecteurs de leur infliger de pareilles choses.

Dieu, voilà l'ennemi! c'est le blasphème idéal, c'est le cri même de Satan.

Ce sera le troisième cri de la République.

Ajoutons en terminant que la Grande Loge symbolique écossaise, dont nous venons de citer les sacrilèges paroles, vient d'arriver au pouvoir dans la personne de son illustre F. Brisson. NEMO.

## CORRESPONDANCE

Nous accueillons avec plaisir une seconde lettre du « Catholique de Paris » touchant la communion pascalle des hommes, et rendons hautement hommage à la pensée éminemment chrétienne et salutaire qui l'a dictée. Nos lecteurs verront aisément que le « Catholique de Paris » est l'un de nos plus vaillants et de nos plus militants de la presse religieuse.

— 1 —

LES

## ŒUFS DE PAQUES

NOUVELLE INÉDITE

PAR CHARLES SAINT-MARTIN

C'était le samedi saint de l'année 1882, vers trois heures de l'après-midi.

M. Renaud, ancien capitaine au 20<sup>e</sup> régiment de ligne, était accoudé sur l'appui de sa fenêtre et fumait sa pipe en regardant les passants.

Le vieux soldat était venu prendre sa retraite dans son village natal, au milieu de paysans qu'il ne connaissait plus et qui le connaissaient tous pour l'avoir vu tout jeune, sur les genoux de sa mère, vers 1825. Il occupait le logis paternel, mais il y vivait seul, avec une femme de ménage, car ses parents étaient morts depuis longtemps. Sa solitude n'était égayée, de temps à autre, que par la visite, presque toujours intéressée, de quelques mauvais sujets qui venaient lui demander à dîner et payaient leur dette en lui racontant de vieilles et sottes histoires dans lesquelles les curés jouaient toujours un rôle ridicule ou odieux.

Car le capitaine était impie, foncièrement impie. Ce n'était pas le scepticisme fleuri de certains salons, ni l'indifférence du vicié hébété, ni le dédain superbe du politicien de village; c'était la haine ouverte,

avouée et persévérante de l'Eglise, de la religion, des prêtres et de toute cérémonie religieuse. Il fallait le voir dauber les curés, les moines et surtout ces pauvres Frères des écoles chrétiennes! On était sûr de lui plaire et d'obtenir de lui toutes sortes de services en flattant sa passion de sectaire et en applaudissant à ses propos de garnison.

La paroisse, très chrétienne, dans laquelle tous les hommes, presque sans exception, avaient jusque-là fait leurs Pâques, était scandalisée par la présence de cet homme qui avait sans cesse le blasphème à la bouche, ne mettait jamais les pieds à l'église, gardait son chapeau ou son képi quand les processions passaient devant lui, et ne parlait de rien moins que d'étrangler le curé.

— Etrangler M. le curé, disaient les bonnes dames du bourg! Cet homme est possédé! conçoit-on que Rosalie ait consenti à tenir son ménage!

Mais Rosalie répondait en souriant:

— C'est justement M. le curé qui m'a dit d'accepter. Il a son idée, sans doute?

L'idée du vieux prêtre était fort simple. Il voulait convertir M. Renaud, qu'il avait connu, jeune encore, et dont la mère était morte saintement. Mais toutes ses tentatives avaient échoué! En vain avait-il gardé pendant de longues années, les deux places occupées jadis à l'église, au premier rang, par M. et Mme Renaud: les places étaient restées vides. En vain s'était-il présenté le premier chez le capitaine; le capitaine ne l'avait pas reçu. En vain avait-il multiplié les politesses, les sourires et les petits mots affectueux qu'on jette en passant pour entamer une conversation. Ce diable d'homme avait repoussé toutes les avances,

et plus le vieillard, aimé de tous ses paroissiens, vénéré, comme un père, redoublait d'efforts, plus le farouche soldat redoublait d'impunité.

— Pour le coup, Monsieur le curé, disait le sacristain, vous êtes pris! Celui-là vous échappera. Ce sera le premier.

— Attendez, mon brave Buron, attendez l'heure de Dieu, répondit le saint homme.

Or, ce jour-là, quatre avril, le soleil, dans toute sa splendeur, réchauffait la terre et faisait éclore toutes les fleurs du printemps.

Le ciel était bleu, de ce beau bleu d'azur qu'on ne se lasse pas d'admirer. Il n'y avait pas un nuage. Les insectes bourdonnaient comme au mois de juillet. Aucun bruit ne s'élevait de la campagne. On ne travaillait pas le samedi saint, dans les paroisses chrétiennes: on va à confesse, à l'office, et on se prépare à la grande fête du lendemain. C'est ce qui donne tant de charme et de poésie à ces belles journées pascals.

Le capitaine se sentait ému, d'une émotion singulière, en face de la nature jeune, reverdie, comme ressuscitée. A son insu, il prenait part à la fête universelle, et croyait entendre le lointain écho d'un *Alleluia* oublié. Il se rappelait tout à coup que sa mère était morte à pareil jour et presque à pareille heure, et il sentit la honte monter à son front en pensant qu'il n'avait jamais vu sa tombe.

Au même instant, il entendit les deux cloches de l'Eglise, muettes depuis deux jours, sonner joyeusement à toutes volées. Bientôt les cloches des bourgs voisins répondirent aux premières, et ce concert ma-

jestueux et doux fit vibrer en son âme certaines cordes qu'il croyait brisées depuis longtemps.

— Mille millions de tonnerres, murmura-t-il, on a beau vieillir, on se laisse toujours prendre à ces choses-là!

Une demi-heure plus tard, la route se remplit d'une foule joyeuse et agitée. C'était le peuple chrétien qui venait de chanter *O filii et filiae*, et qui rentrerait en ses foyers.

Les rayons du soleil couchant donnaient à cette scène une teinte chaude, dorée et lumineuse qui ravissait les yeux.

Tout à coup de petites voix d'enfants s'élevèrent au loin, aiguës et perçantes comme les clairons du 20<sup>e</sup> de ligne; elles chantaient un refrain local. Le capitaine tressaillit. Il connaissait cet air, ce gai refrain, mais il avait oublié les paroles.

Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus pénétrant que ces voix lointaines, à l'unisson, dominant les bruits légers de la campagne et le murmure de la brise du soir.

Les voix se rapprochèrent. Le capitaine aperçut bientôt les enfants. Ils étaient quatre et chacun d'eux avait un panier recouvert de fleurs et orné de rubans roses. Sur leur tête nue était posée une petite couronne de lilas en boutons. On eut dit quatre chérubins descendus du ciel, mais quatre chérubins très gais et très polis, car ils remerciaient en riant de fort bonne grâce tous les fermiers et métayers qui emportaient leurs paniers d'œufs de canes ou d'œufs de poules.

(A suivre.)

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Que j'ajoute quelques mots à ma lettre, écrite un peu à la hâte, de vendredi dernier, et dont je désirais que le grand jour de Pâques reçût l'hommage. Je n'ai pas tout dit.

En exprimant le désir que Lyon eût, comme Paris, sa communion pascale des hommes, en appelant sur cette ample et périodique manifestation de nos catholiques de Paris l'attention de vos catholiques de Lyon, je m'abstenais — ai-je besoin de le dire? — de subordonner leur initiative à la sanction de l'autorité épiscopale, par la simple raison que cette sanction est élémentairement et virtuellement indiquée, et, partant, qu'il n'y avait pas lieu d'en insinuer la nécessité.

J'y reviens, Monsieur, à cette communion pascale des hommes, qu'inspira une haute sagesse, dont Paris fut le glorieux berceau, et dont le rôle s'impose chaque jour davantage à notre foi.

Vous n'ignorez pas quels fruits elle a produits, quels fruits elle produit chaque année. Vous n'ignorez pas qu'au solennel dimanche de Pâques, de toutes les paroisses de notre vaste métropole, les hommes affluent à Notre-Dame, devenue pour un jour notre paroisse commune, et que c'est notre honneur et notre volonté de nous y manifester. Je ne connais pas, je me plais à le répéter, de plus magnifique, de plus touchant, de plus fécond spectacle que ces multitudes réunies des points les plus opposés pour s'agenouiller silencieuses et sereines à la Table du Divin Sauveur, et sur lesquelles tout-à-l'heure va tomber la magistrale parole d'un Monsabré.

Ah! si vous saviez les conversions qu'elles ont opérées ces « Conférences de Notre-Dame »! les conversions que le seul aspect de cette communion pascale des hommes a soulevées! et parmi les plus tièdes, les plus impies, les plus rebelles à la parole de Dieu! Pour moi, vétéran de notre chère basilique, vétéran de cette communion pascale des hommes, je ne sors jamais de Notre-Dame, après notre messe de Pâques, sans une profonde émotion de la scène grandiose à laquelle je viens d'assister, et je ne puis jeter les yeux sur ces foules qui attendent au dehors pour nous saluer de leur respect, sans un étrange sentiment de consolation et de fierté.

Oh! Soyez bénis, illustres prédicateurs de Notre-Dame de Paris! Soyez bénis, maitres et pères vénérés, qui avez protégé ma jeunesse contre les périls, qui l'avez abritée contre les tempêtes de la vie; qui m'avez relevé dans mes défaillances, soutenu dans mes réveils, fortifié dans mes courages! Vous qui peut-être m'avez rappelé mon baptême, soyez, soyez bénis! Soyez bénis, cher père de Ravignan, de mémoire si douce, vous qui, un soir, succombant aux fatigues de votre laborieuse journée, avez souffert que je force votre porte pour me jeter à vos genoux! Ah! n'ai-je pas dû peut-être à votre sermon de Notre-Dame, à cette heure puissante qui m'entraînait à vous, n'ai-je pas dû à votre incomparable mansuétude et votre ardente charité, n'ai-je pas dû à vos lumières, mon père, de devenir catholique? N'ai-je pas dû à ce premier pardon tombé de vos lèvres sur mon front humilié, de m'honorer désormais par un inébranlable attachement à votre parole, et de vous confier le soin de mon âme jusqu'à votre dernier soupir?..

J'entends dire que l'esprit de paroisse est trop dominant en votre ville pour que l'idée d'une communion générale des hommes à la Primatiale, au saint jour de Pâques, fasse son chemin dans les têtes lyonnaises. Allons donc! Est-ce que Saint-Sulpice et Saint-Thomas, Sainte-Clothilde et Saint-Germain-des-Prés, Saint-Eustache, la Madeleine, Saint-Philippe, Saint-Roch, Saint-François-Xavier, Saint-Vincent-de-Paul, Saint-Augustin, la Trinité, Notre-Dame de Lorette, Saint-Eugène, Saint-Étienne, Saint-Martin, Saint-Éloy, Saint-Gervais, et tant d'autres que je ne nomme pas, n'ont pas aussi l'esprit de paroisse? Est-ce que les curés de nos plus vastes églises voient à regret leurs paroissiens aller communier le jour de Pâques à Notre-Dame? L'esprit de paroisse est plus marqué à Lyon qu'à Paris, que partout ailleurs, dites-vous. Soit. Serait-il perdu, serait-il sacrifié, cet esprit de paroisse, par le fait d'une communion, d'une seule communion des fidèles dans une autre église que leur église paroissiale? Et l'exemple d'une communion de cinq à six mille hommes dans votre cathédrale, sous les yeux de votre vénérable pasteur, le comptez-vous pour rien? L'exemple, oui, l'exemple, plus que jamais l'exemple, et toujours l'exemple, l'exemple frappant, l'exemple saisissant, l'exemple affirmatif, l'exemple collectif, l'exemple un et indiscutable : voilà ce qu'il faut. Cent hommes ici, deux cents hommes là, trois cents hommes là-bas, quatre cents, cinq cents, mille, deux mille, trois mille hommes à droite et à gauche, ce n'est pas assez, ce n'est rien : six mille, et au-delà, et dans votre cathédrale... ah! c'est une autre affaire.

Et vous les aurez, et vous les serez, ces

six mille hommes si vous voulez, et votre archevêque ne demandera pas mieux : j'en réponds. Et ce Parisien qui vous parle, — permettez qu'il vous le déclare, Monsieur! — est d'avis que rien n'empêche que les gens de Perrache et de Bellecour pensent et fassent une fois l'an comme ceux de la Chaussée-d'Antin et de la rue du Bac, et qu'il n'est rien qui tienne devant « la plus grande gloire de Dieu. »

Agréez, etc.

UN CATHOLIQUE DE PARIS DE PASSAGE  
A LYON.

10 avril 1885.

## La Politique et le Clergé

DANS LES CIRCONSTANCES ACTUELLES

Notre excellent collaborateur et ami, M. Dufaüt, avec lequel nous avons eu récemment l'occasion d'établir un échange d'idées et de vues sur le sujet de cet article, a bien voulu se charger de traiter les graves questions qui s'y rattachent, avec une compétence et une largeur de vues que nos lecteurs apprécieront.

Nous lui sommes reconnaissant de ce concours précieux, à un moment où se pose dans tous les partis la question relative à la situation faite au clergé dans les luttes politiques qui s'ouvriront de nouveau prochainement.

Nous donnons la parole à notre collaborateur :

Il y a, relativement à ce qui fera la matière de ces articles, certaines vérités que nous tenons à dégager en commençant. Une de ces vérités, c'est que le prêtre qui a charge d'âmes, ne doit pas se jeter dans la mêlée des partis, faire de la politique active. En politique comme en tout autre objet des connaissances humaines, le prêtre peut et doit même avoir ses convictions et ses préférences, mais il doit les garder au fond de sa conscience sans les traduire en actes extérieurs. Ses convictions politiques doivent être purement spéculatives, simplement platoniques. Pourquoi? parce que la politique est moins une science, au sens rigoureux du mot, qu'un vaste champ de conjectures. Sans doute, la politique a des principes sûrs et certains, des maximes dont l'acceptation s'impose à tout esprit juste, mais ces principes et ces maximes peuvent trouver leur application dans plus d'une forme de gouvernement, et s'il est d'absolue vérité que dans les choses douteuses, il doit y avoir liberté pour tous, on ne voit pas pourquoi le prêtre, dont le ministère s'adresse à toutes les âmes, irait le compromettre en manœuvrant pour telle ou telle forme du gouvernement.

L'Eglise, dont le prêtre est le ministre et le représentant, s'accommode de toutes les formes que revêt le pouvoir; la liberté du bien lui suffit à défaut de sa protection. L'Eglise embrasse tous les temps et tous les lieux, et c'est pourquoi, elle ne demande aux pouvoirs quels qu'ils soient, que de protéger sa salutaire influence, sa divine mission sur les âmes, la liberté de son ministère. Il lui importe peu qu'un peuple vive en république ou en monarchie, pourvu qu'elle puisse opérer le bien, aller à sa destinée. L'Eglise est en Suisse, aux Etats-Unis, tout comme elle est ailleurs, et partout où elle est, on la trouve n'ayant pas d'autres soins que ceux des âmes et appliquant la maxime du Christ son fondateur : rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Quelle est la fin du pouvoir civil au milieu d'un peuple? C'est de défendre sa nationalité et ses frontières, son honneur au dehors, sa tranquillité au dedans; c'est de maintenir l'ordre et de faire régner la justice; c'est de travailler au progrès par tous les moyens légitimes. Or, que peut faire à l'Eglise, qu'à ce bonheur relatif de la terre, s'emploie une monarchie ou une république si, elle-même, ne subit aucune espèce d'entrave dans sa fin propre qui est de promouvoir toutes les vertus de l'Evangile, de les semer et fortifier dans les âmes par les sacrements, de faire de la vie terrestre une préparation à la vie éternelle? Ce n'est pas que les deux puissances civile et ecclésiastique ne doivent, quoique bien distinctes par leur objet, concourir à la même fin qui est le règne de Dieu sur la terre comme préparation de son règne dans les splendeurs de l'éternité, mais c'est à la première qu'appartient la gestion des affaires séculières, tandis qu'à la seconde est dévolu le soin des affaires spirituelles et religieuses. L'une doit travailler à donner à l'homme une vie paisible et tranquille : *quietam et tranquillam vitam*; l'autre doit lui apprendre à traverser cette vie, l'œil toujours fixé sur l'autre : *ut sic transcamus per bona temporalia et non amittamus aeterna*.

Mais que la puissance civile qui doit sans cesse favoriser la mission surnaturelle de l'Eglise et ne jamais la gêner, la contrarier, à plus forte raison la combattre, réside entre les mains d'un roi, d'un empereur ou d'un président, qu'est-ce que cela peut lui faire?

Le ministre de la Religion ne saurait donc se faire l'homme d'un parti politique sans descendre des sommets où l'Eglise veut qu'il réside, sans compromettre les intérêts qu'il représente, sans froisser injustement des âmes qu'il est appelé à sauver.

Voilà la vérité que nous devons reconnaître avant d'aborder cette question toute palpitante d'actualité : le prêtre peut-il et doit-il s'occuper des élections prochaines? Questions formidables et que nous résoudrons par l'affirmative.

André DUBAUT.

## Soyons de bonne composition

Ma parole d'honneur, je crois positivement que je me suis emporté, la semaine passée. J'en demande pardon à tous ceux de mes lecteurs dont j'aurais pu troubler la digestion. Vous savez, il est des animaux qui ne peuvent pas voir du rouge sans bondir. Eh bien! j'ai fait comme eux. Cette grande mare de sang que j'ai rencontrée sur ma route m'a fait res-sauter.

Mais il paraît que je m'étais fièrement trompé. C'était de l'eau; on me l'a dit depuis.

Comment! vous en êtes encore à croire qu'on a fait couler du sang français au Tonkin! Oh! les arriérés.

Ah! combien j'étais égaré, et comme je suis revenu de mon erreur.

D'abord, n'ai-je pas eu la maladresse de comparer Ferry à Varus. Quelle sottise!

En premier lieu, Varus n'avait perdu que trois légions. Ah!

Ensuite, il s'était battu lui-même et était mort dans la mêlée. Et de deux.

Enfin, quand l'empereur Auguste avait appris cette terrible défaite, il en avait été atterré au point d'oublier le sommeil et la table, et l'histoire nous rapporte qu'il errait inconsolable dans son palais, répétant sans cesse ces tristes paroles : Varus, Varus, rends-moi mes légions.

Voyons, de bonne foi, est-ce M. Grévy qui perdrait ainsi la tête, pour si peu de chose. Est-ce qu'il ne faut pas être un Auguste pour négliger le boire, le manger et le dormir, parce que deux ou trois pauvres diables ont laissé leur peau dans quelque pays lointain.

Allons donc! c'était bon pour les Romains de l'Empire! Mais nous n'en sommes plus là. Grâce au progrès.

Aujourd'hui, M. Grévy apprendrait la mort de cent mille hommes d'un coup, qu'il aurait encore la force de faire sa partie de billard. Hein, en voilà un homme!

Ah, tonnerre! si jamais il allait se mettre à la tête d'une armée, Jules de Jules! quels carambolages! ce serait à ne pas y croire! quelle bataille, mes amis, quel massacre, Quelle boucherie, quel anéantissement! Ah! que de pleurs versés par les mères de famille. — Je les vois d'ici le mouchoir sur les yeux, lamentablement pâles, les genoux fléchissant...

Hein? ma parole, je crois que j'allais tourner au saule pleureur!

Et moi qui ai de si bonnes nouvelles à vous apprendre!

Vite, vite, aux bonnes nouvelles!

D'abord vous saurez que des préliminaires de paix sont signés, bien qu'il n'y ait pas eu de guerre, puisque nous n'avons jamais été qu'en état de représailles. Qui sait? la paix elle-même sera peut-être signée, au moment où vous lirez ces lignes. Et quelle paix! Le traité de Tien-Tsin, ni plus ni moins, celui que nous aurions pu accepter, il y a plusieurs mois, si nous n'avions pas eu la légitime fierté d'infliger préalablement une bonne petite défaite à ces pantins de Chinois.

Oui, c'est ce traité que nous allons signer, et vous savez si l'on peut compter sur la parole des Chinois, surtout quand on les a battus comme nous avons fait.

Aussi vous pouvez être tranquilles sur l'avenir. Il sera ce qu'il doit être. Tout ce qu'il y a de plus chinois.

Vous allez me demander pourquoi l'on a voté 150 millions, l'autre jour, et pourquoi l'on envoie toujours des hommes là-bas, si la paix est signée.

Hum!... Oui, mes amis, nous avons la paix.

Enfin, ce qu'il y a de plus consolant dans la situation où nous nous trouvons, c'est de voir la facilité avec laquelle on compose les ministères.

Avez-vous bien remarqué avec quelle rapidité s'est constitué le ministère dont nous jouissons?

Ah puis, en voilà un ministère qui ne cherche pas midi à quatorze heures.

Trondelaire!... Il ne veut que trois petites choses pour sauver la France et terminer la guerre de Chine : la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression du budget des cultes, et l'expulsion des princes.

Et puis, il faut voir de quelles capacités il est composé. C'est à faire rêver. Ces hommes sont capables de tout.

Une preuve : Quand on nous a appris que le choix des ministres était fait, on nous a télégraphié : il n'y a plus qu'à partager les emplois entre eux.

Ainsi donc, M. de Freycinet, M. Brisson, M. Sarrien, M. Allain-Targé, etc. étaient ministres, mais ils ne savaient pas encore s'ils se chargeraient, celui-ci des finances ou des cultes, celui-là de l'agriculture ou de l'instruction publique, cet autre de la guerre ou des postes.

Voyez ce que c'est pourtant. Autrefois, sous l'infâme monarchie, on ne nommait que des spécialistes, et qui avaient blanchi dans leur parti. Aujourd'hui, grâce au progrès, tous sont capables de tout. Il leur est indifférent d'être ministre des finances ou de la marine. Ils possèdent tout.

Mais ce qu'ils possèdent encore le mieux, ce sont les postes.... qu'ils distribuent à leurs frères.

Ah! mes amis, frottons-nous les mains et dépêchons-nous d'être des frères. Vite, vite, hâtons-nous, pendant qu'il y a encore un morceau de gâteau!

AUGUSTIN RÉMY.

## BIBLIOGRAPHIE

DICTIONNAIRE D'AGRICULTURE, par J. A. BARRAL. Au moment où la mort est venue frapper J. A. Barral, l'éminent agronome était absorbé par les soins de la rédaction de ce *Dictionnaire d'Agriculture* dont le premier fascicule paraît aujourd'hui, à la librairie Hachette, 77, boulevard Saint-Germain à Paris.

Cet ouvrage devait être le couronnement de toute sa vie et le résumé des connaissances de ce vaste esprit encyclopédique. Nul, mieux que Barral, n'était capable de conduire à bon port une œuvre aussi considérable; car il avait étudié pendant sa laborieuse existence, presque toutes les questions agricoles; et il avait porté, sur tous les points de ce vaste domaine, les ressources d'un esprit remarquablement puissant et d'une science aussi profonde qu'étendue.

Le *Dictionnaire de l'Agriculture* rend un grand service au monde agronomique : un tel ouvrage faisait défaut, et souvent on s'était étonné qu'en France nous n'eussions pas encore de traité comparable aux œuvres des Allemands, et au *Landbrugs Erdborg* des Danois. Les ouvrages analogues publiés en France à diverses époques remontent loin, et depuis leur publication, le progrès a marché à pas de géant; il était nécessaire d'avoir un ouvrage qui résumât toutes les questions de l'agronomie moderne et qui fût à la hauteur de la science actuelle.

Nous félicitons les continuateurs de l'œuvre de Barral, qui n'ont pas voulu priver les agriculteurs de tous pays d'un monument de cette importance; nous avons la conviction qu'ils mèneront à bonne fin cette tâche. Ils seront soutenus d'ailleurs par les sympathies unanimes et l'intérêt profond qui accueillent l'apparition du premier fascicule.

## Conférences Populaires

DONNÉES A MARSEILLE

Les onze conférences données l'année dernière par des hommes éminents, sont réunies en brochures et paginées de manière à former un premier volume.

CONFÉRENCES DE LA SECONDE ANNÉE :

*Le Souffle vital d'un peuple et la Question sociale*, par M. MARBOT, vicaire général d'Aix.

*Description de Pompeï*, par M. DE SÉRANON, avocat près la Cour d'Aix (Provence).

*La Souveraineté*, par M. JUST GUIGOU, doyen de la Faculté libre de Droit.

*Le Capital*, par M<sup>e</sup> HORNOSTEL, avocat du barreau de Marseille.

*La cité chrétienne*, par M<sup>e</sup> BOISSARD, avocat près la Cour d'appel d'Aix.

*Ni Dieu, ni Bêtes*, par M. l'abbé CHERRIEA.

*L'action sociale du christianisme*, par M. HENRI LAUTARD.

*Controverse sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat*, soutenue par les P. P. MAS ET MANUEL.

*Le pacte de Tolbiac*, ou la fortune de la France liée à sa fidélité à Jésus-Christ, par M. MARBOT, vicaire-général d'Aix.

(En vente dans nos bureaux).

AU  
**Sablier**  
GRANDE MAISON DE DEUIL  
17, rue de la République  
en face de la Banque de France  
et 6, rue Bourbon, presqu'à l'angle de Bellecour  
LYON

## Lettres Villageoises

A. B., Côte-d'Or, 9 avril 1885.

Eh bien ! mon cher Jean Claude, te voilà donc en train d'ouvrir les yeux. Par ma foi, il t'a fallu du temps pour y arriver ! Quelles bonnes vaches vous avez été pour les républicains, toi et tes semblables, jusqu'à ce jour. Je parie qu'un roi, fût-il le meilleur des rois de la terre, n'aurait jamais pu faire le quart du mal que t'a causé la République, sans qu'elle n'ait maudit de toute ton âme.

Vous êtes drôles, dans votre village. Vous ne voudriez pas recevoir les plus grands bienfaits d'un roi, mais vous acceptez avec reconnaissance toutes les taloches que vous envoie dame République.

La République vous couperait l'herbe sous les pieds que vous le trouveriez bon. Elle vous mettrait un licou sur les épaules, que vous seriez enchantés de cette plaisanterie.

Mais je me trompe, et je me moque trop de toi, mon brave Jean. Hier c'était ainsi, possible ; mais aujourd'hui !

La guerre du Tonkin vous a ouvert les yeux. Cette grosse tache rouge de sang qui s'étale là-bas vous a fait peur, et vous vous êtes réveillés.

Je ne le dis pas seulement pour ceux de ton pays, mais aussi pour quelques nigards du mien. Ah ! je t'assure bien qu'ils en ont assez cette fois.

L'autre jour, il en est bien venu une dizaine me voir et me dire : Ah ! M. Benoiteau, si nous vous avions écouté, comme ça aurait été autrement.

Je leur ai répondu : Mes gars si vous êtes dans le pétrin, c'est votre faute, fallait pas y aller. Mais ça ne fait rien, je ferai mon possible encore, pour vous en tirer.

Ils m'ont tous répondu qu'ils feraient tout ce que je voudrais.

Et voilà ce que je leur ai dit que je voulais : vous allez commencer par laisser aux imbéciles et aux dupes tous ces menteurs de journaux républicains que vous recevez chaque jour. Le paysan n'aime pas à être attrapé ; eh bien, ces journaux-là n'ont pas d'autre but, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas.

Ensuite, vous tâcherez d'écouter un peu ceux qui sont plus instruits que vous.

Puis, vous ne choisirez pour les élections que ceux d'entre vous que vous savez consciencieusement honnêtes, travailleurs et capables.

Ils m'ont tout promis avec un tel entrain que je ne puis douter de leur parole.

Mais voilà que je m'égare et ne réponds pas seulement à ta lettre.

Tu me demandes mon avis sur l'incapacité prétendue de Brière de l'Isle et de Négrier. Ton bon sens, mon cher ami, t'a suggéré la réponse vraie. Quand on fait une faute, on tâche toujours de la rejeter sur le voisin. Ferry et ses compères nous ont mis dedans, ils disent que c'est la faute de nos généraux, voilà tout.

Avec tout ça, nous n'avons pas seulement causé d'agriculture, ni de nos intérêts.

A propos d'agriculture tu sais que c'est dans quelques mois que doit se célébrer le centenaire de la pomme de terre.

Où, il y aura bientôt cent ans que Parmentier nous a apporté ce précieux tubercule.

Tu dois connaître l'histoire, si tu ne la sais pas, la voilà :

Quand Parmentier apporta la pomme de terre, qui vient à ce que disent les savants, de la Cordillère des Andes, tout le monde se moqua de lui. Un seul homme fit exception et, parmi tous les rires, prit la chose au sérieux. Il protégea Parmentier et lui fournit des terrains nécessaires pour tenter la culture de cette nouvelle plante, c'était Louis XVI. C'est à Louis XVI qui mourut sur l'échafaud, on ne saura jamais pourquoi, que nous devons la pomme de terre.

Un jour, le 25 août 1785, Parmentier reconnaissant offrit à Louis XVI, au beau milieu de la cour, un bouquet de fleurs de pomme de terre. Le roi, en prit une et la mit à sa boutonnière. Le soir, au dîner, toute la cour mangea de ce mets jusqu'au bout, et le règne de la pomme de terre fut établi.

Je voudrais qu'on fit une grande fête le 25 août prochain, en mémoire de cet événement. Tous les paysans, tous les pauvres devraient témoigner leur reconnaissance à Parmentier et à Louis XVI.

Je voudrais qu'on élevât une statue à Parmentier. Peut-être le fera-t-on. En tous cas, j'organiserai une fête à B., ce jour-là.

Mais voilà que ma lettre prend les proportions d'un budget secret. Je m'arrête, et te serre vigoureusement les deux mains.

Ton vieil ami,

PIERRE BENOITEAU.

## Tribune des Œuvres

L'ŒUVRE DE LA CROIX. — Vendredi 20 mars, dans l'église de Saint-François, M. le vicaire général Lajont donnait, pour l'Œuvre de la Croix, un éloquent sermon sur la parole évangélique : Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

L'Œuvre de la Croix a été fondée, le 8 décembre 1878, sous le haut patronage de Son Eminence le Cardinal-Archevêque, et avec les encouragements du clergé de notre ville.

Son Eminence a bien voulu désigner M. Lajont, vicaire général, pour en être le président.

L'Œuvre se recommande par son titre même. Au milieu des nombreuses créations de la charité lyonnaise, une place importante restait vide.

Les hommes atteints de plaies incurables enviaient le sort des femmes admises dans l'hospice du Calvaire. D'après les statuts de la nouvelle Œuvre, ils sont accueillis, autant que le permettent l'espace et les ressources, à l'hospice de la Croix. Ces malheureux, quel que soit leur âge, dès que leur triste position est attestée par les médecins, reçoivent là les pansements, les soins de propreté indispensables à leur état, une nourriture fortifiante et un paisible abri.

Aucune autre œuvre n'existait encore pour soulager cette misère. Elle pense des plaies dans lesquelles aucun baume n'avait été versé. Elle ne vient donc pas disperser inutilement les ressources de la charité catholique. J. S.

## VARIÉTÉS

## Une page d'Histoire Lyonnaise sous la Révolution

On ne sait que trop où devait aboutir, en fin de compte, le triomphe des principes mensongers qui prédominaient alors au sein des assemblées souveraines, et qui n'avaient rencontré qu'un nombre trop considérable d'adhérents dans les classes mêmes les plus éclairées de la nation.

La Révolution cependant avait précipité sa marche, et nous voici arrivés à la date fatale de 1793.

Marquée dès son commencement par l'assassinat du bon roi Louis XVI, cet auguste martyr dont le cœur tendre et généreux ne battit jamais que pour le bonheur de son peuple, l'épouvantable année, comme frappée d'une suprême malédiction, ne devait éclairer que le règne de l'échafaud et s'éteindre tristement dans des flots de sang français.

Les Lyonnais, en particulier, expérimentèrent d'une façon cruelle cet âge d'or annoncé par les Jacobins au pouvoir.

En butte aux exactions arbitraires et odieuses dont ne cessait de les accabler leur municipalité démagogique qu'inspirait le fameux Chaliier, nos concitoyens supportèrent longtemps le joug. Mais un jour vint où, menacés dans leurs existences mêmes par les clubistes tourmentés de projets sanguinaires qu'ils ne cherchaient déjà plus à cacher, les Lyonnais réclamèrent enfin une minime part de cette liberté si hautement exaltée et pour laquelle on venait de renverser le plus beau trône de l'univers.

Les sections prirent donc les armes et marchèrent sur l'Hôtel de Ville où s'étaient retranschés les membres de la municipalité, ainsi que les chefs principaux de la faction jacobine.

Après un sanglant combat dans les rues de la ville, les Lyonnais vainqueurs, guidés par le brave Madinier, entrèrent enfin dans le palais municipal et, brisant la tyrannique domination des oppresseurs, ils reconquirent le droit de vivre et purent se croire désormais délivrés de toute inquiétude, sous l'égide tutélaire des lois égalitaires de la République fraternelle.

On sait, hélas ! que l'illusion dont nos concitoyens aimaient à se bercer ne fut pas de longue durée ; que la Convention qui, du reste, venait elle-même de porter atteinte à sa propre intégrité en proscrivant, le 2 juin, trente de ses membres d'opinion modérée, que la Convention, livrée dès lors aux pires inspirations du parti montagnard, ne voulut point entendre les justes explications que lui apportèrent les Lyonnais sur leur conduite pendant la journée du 29 mai.

La Convention exigea donc qu'ils rétablissent l'ancienne municipalité déchue, qu'ils suspendissent le procès en cours de Chaliier, Ryard, et leurs séides, dont les sinistres personnes, en vertu d'un décret spécial, étaient même déclarées sous la protection des pouvoirs publics.

Accepter de telles conditions, c'eût été revenir à l'odieuse tyrannie qu'on n'avait abattue qu'aux prix de pénibles et douloureux sacrifices, et rendre inutile la victoire, si chèrement payée, qui venait enfin de délivrer la fière cité d'un lourd et épouvantable cauchemar.

Les Lyonnais ne pouvaient consentir à perdre aussi bénévolement le juste fruit de leurs vaillants efforts. Il était, du reste, facile de prévoir que les montagnards triomphants à Paris, ne souffriraient pas longtemps la prépondérance qu'avaient acquise à Lyon leurs adversaires girondins.

(A suivre.)

ANTOINE-FRANÇOIS.

## MARCHÉS

## GRAINS

Blés. — Les fêtes, comme c'est d'ailleurs l'habitude, ont de beaucoup diminué l'importance de notre marché, les approvisionnements étaient donc faibles, les ventes ont été peu nombreuses. Les prix pourtant se soutiennent surtout pour les bonnes sortes, les vendeurs ne font absolument aucune concession et les prix sont plutôt en hausse.

Blés nouveaux du Dauphiné. . . . . 22 50 à 22 75  
— du Lyonnais. . . . . 22 50 à 22 75  
Les 100 kilogr. rendus à Lyon.

Blés de Bresse. . . . . 23 » à 23 50  
Blés du Bourbonnais. . . . . 23 50 à 24 25  
— Nivernais. . . . . 23 » à 24 »  
— Bourgogne. . . . . 22 25 à 22 75  
— Buisson de Vaulx. . . . . » à »  
— Tuzelles. . . . . » à »

Les avoines maintiennent leurs prix, les vendeurs ne veulent rien céder. La spéculation s'en mêlerait-elle ? En tout cas, il y a eu de beaux prix payés, et la marchandise est plus rare.

Dauphiné. . . . . 19 50 » 20 »  
Bresse. . . . . 18 75 » 19 »  
Bourbonnais. . . . . 20 50 » 21 »  
Bourgogne. . . . . 19 50 » 20 50

Les sons se maintiennent dans de bonnes conditions et les froids que nous subissons en ce moment ne sont pas pour abaisser les prix, 1<sup>re</sup> qualité 11 à 11,75 ; 2<sup>e</sup> 10,50 à 11.

Farines. — Les prix n'ont pas varié depuis la semaine dernière c'est-à-dire avec une légère baisse, mais acheteurs et vendeurs se tiennent sur la réserve, les affaires ont été à peu près nulles.

Farine de commerce 1<sup>re</sup>. . . . . les 125 k. 42 » 43 »  
— — — — — 35 » 35 50  
— de boulangerie 1<sup>re</sup>. . . . . 43 50 45 »  
— — — — — 36 50 39 »

Sarrasin. . . . . 18 50 19 »  
Haricots blancs nains. . . . . 28 » 32 »

## GRAINES FOURRAGÈRES ET OLÉAGINEUSES

Graines de trèfle de France nouvelles. . . . . les 100 k. 108 » 110 »  
Graines de luzerne de France nouvelles. . . . . 115 » 145 »

## FOURRAGES

Vente toujours assez bonne.  
Foin de pays. . . . . les 125 k. 10 » 11 »  
— de Bourgogne. . . . . 13 » 12 75  
Paille de froment. . . . . 8 25 8 50  
— de seigle. . . . . 8 25 8 50

## BESTIAUX

Bœufs. — Les principaux achats étaient faits : le marché a donc été moins animé. La marchandise d'ailleurs n'était plus la même, cependant il y a eu un bon courant d'affaires. Voici les prix faits : Italiens, 150 à 165 fr. ; Bressans, 140 à 165, Bourbonnais, Charolais, 140 à 160 fr. — en moyenne, 1<sup>re</sup> qualité, 165 ; 2<sup>e</sup>, 148 ; 3<sup>e</sup>, 135.

Veaux. — Très peu sur le marché, vendus de 98 à 110 suivant mérite.

Moutons. — La vente a été assez bonne, la qualité satisfaisante, mais tout n'a pas été vendu. Prix extrêmes 145, 180.

Porcs. — Les prix se sont quelque peu relevés, mais la vente n'a cependant pas été brillante comme quantité, 1<sup>re</sup> qualité, 120 ; 2<sup>e</sup>, 116 ; 3<sup>e</sup>, 115.

## VINS

On essaye de parler du mal qu'auraient déjà fait aux vignes les quelques gelées de ces derniers temps. Il n'y a probablement pas grande importance à ajouter à ces informations qui ont l'air d'être exagérées à dessein par les intéressés.

On pensait à la suite des soustractions, voir nos marchés reprendre de l'activité, il n'en a rien été, mais pour le peu qui s'est vendu, les prix n'ont cependant pas baissé.

Beaujolais. . . . . 1882 120 à 165 fr.  
— — — — — 1884 170 à 220 »  
Mâconnais. . . . . 1884 140 à 180 »  
Bugey. . . . . 1884 105 à 115 »

THUR, LEP.

Le Propriétaire-Gérant : B. DUVIVIER.

LYON. — IMP. COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE, PITRAT AÎNÉ, RUE CENTAL, 4.

## CHAPELLERIE

La maison **RIVIER Soeurs**, rue Centrale 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 80, à Lyon, engage les Dames qui veulent se coiffer — elles et leurs enfants — avec **gout** et à **bon marché** à visiter ses magasins. Elles seront étonnées de trouver un si grand choix de coiffures garnies depuis 3 fr. et non garnies à tous prix.

**Grand assortiments de chapeaux pour fillettes et garçonnets**

## LE MUSÉE DES FAMILLES

PUBLICATION BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

CONDITIONS D'ABONNEMENT

UN AN (à partir du 1<sup>er</sup> janvier)

PARIS, 14 fr. ; DÉPARTEMENTS, 16 fr. ; UNION POSTALE, 18 fr.

## MUSÉE DES FAMILLES ET MODES VRAIES RÉUNES

PARIS, 20 fr. ; DÉPARTEMENTS, 22 fr. ; UNION POSTALE, 24 fr. 50 c.

PARIS, librairie DELAGRAVE, rue Soufflot, 15.

Un commerce lucratif et en pleine activité, gagnerait considérablement à pouvoir étendre ses relations par quelques voyages fréquents dans les départements limitrophes. On cherche, dans ce but, un ASSOCIÉ avec apport de 70 à 80.000 fr. On lui laisserait le choix entre les déplacements ou la direction de la maison centrale.

## LA MAISON DE FRANCE

PAR AMÉDÉE DE CÉZENA.

Prix. . . . . 30 centimes.

Etude composée en vue de réunir sous une forme brève et concise, les renseignements indispensables à quiconque veut être fixé sur la Maison de France, son origine, sa filiation et son rôle dans l'histoire de notre pays.

En vente dans nos bureaux au prix de 30 centimes l'exemplaire, et réduction de prix sur 10.

## TRIBUNE DU TRAVAIL

## PLACEMENTS GRATUITS

Bureau : rue Désirée, 6, au 2<sup>e</sup>

Pour Hommes, de 11 heures à 1 heure.

Pour Femmes, de 2 heures à 4 heures, jeudi excepté.

## ON DEMANDE.

Des ouvrières, pour cravates, plastrons et chevalières, petite rue des Feuillants, 2.

Des ouvrières, sachant très bien festonner, quai des Brotteaux, 23, entresol.

Des ouvrières pour cravates, plastrons et lavallières rue Sainte-Marie-des-Terreaux, 5, chez M. Legerot.

Un jeune homme pour apprenti ébéniste-menuisier, nourri et couché, de préférence un jeune homme venant de la campagne. 98.

Une monteuse pour fleurs artificielles, chez M. Neu, rue du Plâtre, 4, au 2<sup>e</sup>. S'adresser de midi à 2 heures.

Une jeune fille pour apprentie fleuriste, rétribuée de suite, même adresse et aux mêmes heures.

## DEMANDE DE PLACES

Une jeune dame ayant les meilleures références, demande une place de dame de compagnie ou emploi analogue. 217.

Un bon jardinier veuf, ayant de bonnes références, demande une place dans maison bourgeoise, couvent, institution, etc. 249.

Une Dame, 37 ans, demande une place pour la vente dans un bureau de tabac. 227.

Un jeune homme sérieux, connaissant bien la soierie et au courant d'un service d'ouvriers, demande un emploi, bonnes références. 976.

Une demoiselle de 23 ans, bien au courant du commerce et connaissant bien la machine à coudre, demande une place. 241.

Plusieurs dames et demoiselles, demandant des emplois pour la vente dans magasin de gros ou de détail.

Un ménage, le mari valet de chambre, sachant conduire, la femme bonne cuisinière, excellentes références, demande une place. 290.

Un bon comptable, professeur de mathématiques, de langues anglaise et allemande, demande un emploi dans une maison de commerce ou dans un pensionnat, bonnes références. 289.

Un ménage, jardinier-cultivateur, le mari 33 ans, la femme 31, possédant les meilleurs renseignements, demande une place dans maison bourgeoise. 268.

Un homme sérieux bien au courant des soins à donner aux malades ou infirmes, demande une place, bons renseignements. 74.

Les personnes qui désireraient un infirmier pour soigner des Messieurs malades, peuvent s'adresser place Bellecour, 16, dans la cour à l'entresol.

## HISTOIRE D'HENRI V

PAR ALEXANDRE DE SAINT-ALBIN

1 vol. in-8, de VIII-516 pages

Avec cette épigraphe : « Vous direz à Henri que ce qu'il dit est bien dit et que ce qu'il fait est bien fait. » P. IX.

Se trouve dans nos Bureaux

## LA FRANCE ILLUSTRÉE

Journal artistique, littéraire et scientifique

Paris, Départements, Algérie : Un an, 20 fr. ; six mois 10 fr. ; trois mois, 5 fr. ; un mois, 1 fr. 75. Etranger (union postale) : Un an, 25 fr. Les demandes d'abonnements doivent être accompagnées d'un mandat-poste ou d'une valeur à vue sur Paris à l'ordre de M. L. ROUSSEL, directeur, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.

## PETIT PORTE-FEUILLE LYONNAIS

## Recueil &amp; Fragments divers

CONCERNANT L'HISTOIRE DE LYON

PAR

D. MEYNIS

Commandeur de l'Ordre de Saint-Sylvestre

Prix : 1 fr. 25. En vente dans nos Bureaux

## CHALLIOL

PEINTRE ET PHOTOGRAPHE

112, boulevard de la Croix-Rousse

A l'entresol, en face de la Mairie

LYON

Les Clichés sont conservés